

LES SIGNES DES TEMPS



Novembre

64^e ANNÉE

Pensées de Novembre

Où vont ces femmes silencieuses, de noir vêtues, sous ce triste ciel de grisaille ?

Elles s'acheminent lentement vers le cimetière où reposent, dans la terre froide, leurs bien-aimés. Une fois l'an, elles se rassemblent pour unir leurs douleurs et verser en commun, sans distinction de rang ou d'âge, les larmes qu'elles dédient aux morts. Elles viennent se recueillir devant l'inévitable, se courber face aux inexorables réalités et, interrompant soudain leur folle course vers les vanités de la terre,

méditer un moment sur le sort qui frappe aveuglément jeunes et vieux, riches et pauvres, les réunissant dans l'égalité de la tombe. Ces pauvres femmes, dans ce geste où elles versent toute la tendresse de leur cœur, expriment à la fois leur angoisse et leur confiance, leur inquiétude et leur espérance.

Mais elles renoncent parfois à comprendre, elles se lassent de réfléchir sur un problème si simple et si complexe... Quoi ! faudra-t-il qu'en dépit des progrès évidents de la science, le genre humain subisse toujours l'implacable joug de la désagrégation ? Devra-t-il sans cesse supporter cette

anomalie dans la nature, ouvrir la porte à cette intruse qui s'introduit à la faveur d'un accident, céder une place à ce désordre, à cette cacophonie dans l'harmonie universelle ? Faudra-t-il toujours que la mort vienne saccager les plus belles espérances et briser les liens les plus doux ? Ne découvrira-t-on jamais un moyen permettant d'échapper à ses rigueurs, de se soustraire à ses lois ?

Et, d'ailleurs, tous ces morts que nous pleurons, dont nous cherchons à perpétuer le souvenir, où vont-ils ? Vivent-ils et les reverrons-nous ? Les femmes accompagnent ainsi de questions, de soupirs et de larmes les maigres bouquets de chrysanthèmes que, d'une main tremblante, elles déposent sur le marbre blanc ou le gravier humide.

Les êtres humains, où qu'ils vivent, s'intéressent au difficile problème de leur destinée. Pascal a dit qu'« il faut avoir perdu tout sentiment

pour être dans l'indifférence au sujet de ce qu'il en est ». Et cette année, davantage peut-être encore que de coutume, les foules viendront honorer leurs morts. La dernière guerre en a jeté dix millions dans la terre dont les sillons sont à peine refermés. Déjà de nouvelles hécatombes viennent allonger la funèbre chaîne de cercueils, déjà l'implacable faucheuse vient coucher les blés encore verts...

Et l'on frémit en pensant à tous ceux qui vont pleurer sans espoir, à ceux qui, n'ayant jamais

cru ou ayant cessé de croire, chercheront vainement la moindre consolation, le plus petit soulagement à leur atroce douleur. Hélas ! ces pauvres gens que l'on appelle « matérialistes », qui préfèrent à la foi chrétienne la foi en un mythe, en un système politique ou social, sont plus nombreux qu'on ne pense. Ils ont sacrifié leur espérance en un monde meilleur à un idéal directement accessible ici-bas, à un paradis artificiel, où la matière gouverne. Ils considèrent la mort comme une fin, le terme normal de la destinée de l'homme. Ils sont les disciples de Haeckel, d'Engels, de Feuerbach, de Carl Vogt. Pour eux, il

Le Cimetière

Il est là-haut, dans l'ombre d'un clocher,
Près d'un sommet, un petit cimetière
Où tous les morts du hameau sont couchés.
Sous les rayons d'une faible lumière,
Les marronniers jettent leurs bras nouveaux
Qui se balancent en caressant les tombes ;
Et dans le creux des blancs sentiers pierreux,
La mousse étend son duvet de colombe.
Plus de cent croix, émouvants souvenirs,
Disent tout bas, en prières muettes,
Que les humains passent tel un zéphyr,
Comme au soleil se fanent les violettes.
Quel douloureux mystère dans la paix
Qui règne ici, quand montent les ténébres !
Et quels secrets se gravent à jamais
Dans les vieux ors des inscriptions funèbres !
Ne troublons pas le doux sommeil des morts :
Dans le silence, ils attendent la gloire
Du dernier jour, quand Dieu fixe le sort
De ses enfants dans l'ultime victoire.

MARCEL VICTOR.

n'y a rien en dehors de la matière et des lois qui la régissent. La physique, la mécanique et la chimie suffisent à expliquer tout : la production de la pensée et les sentiments du cœur, aussi bien que le feu et l'eau. A les croire, l'être humain ne serait qu'un composé de plus de quatre-vingts éléments dont l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, l'acide carbonique, le phosphore, le fer et le carbone. La vie psychologique ne serait qu'un produit, que le reflet de la vie des organes et de leur fonctionnement. Il n'y aurait pas d'au-delà...

Les malheureux, ils n'ont aucune espérance devant la tombe, ni au moment où disparaissent leurs amis ni à l'heure de leur propre mort. Ils sont à plaindre.

Combien plus sereine est l'attitude du croyant qui met sa confiance en Dieu, qui espère en lui et qui, s'appuyant sur les promesses de l'Écriture, sait que tous ceux qui sont morts dans la

foi revivront, le Christ constituant le gage indéfectible de la réalité de la résurrection.

Femmes, ne pleurez plus, vous qui savez que Dieu console, qu'il sèche les larmes, qu'il prodigue réconfort et courage à tous ceux qui l'im-

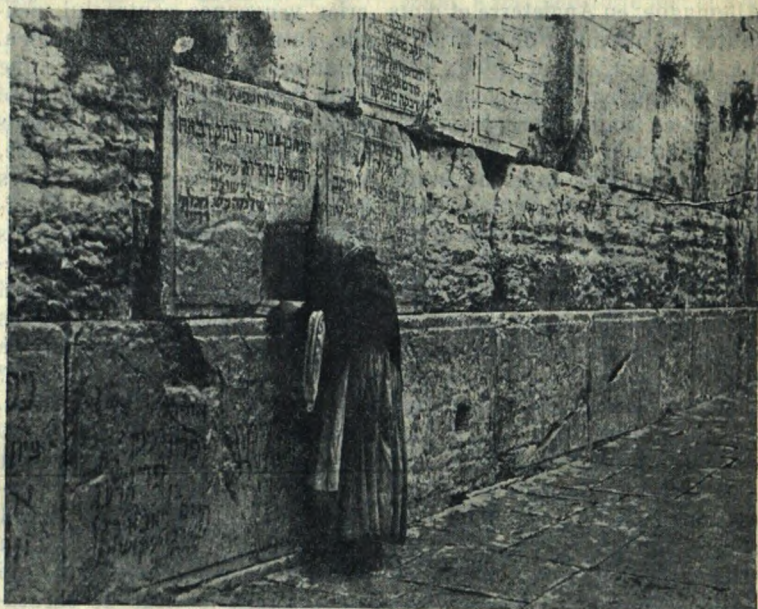
plorent. Ou, si vous avez des pleurs à verser, répandez-les sur l'humanité souffrante, sur tous ceux qui soupirent après la délivrance et que vos prières et votre exemple aideront à trouver le Christ.

CHARLES GERBER.

Ulysse Augsburguer

Le Malheur des Juifs

Rien ne confirme davantage l'inspiration des saintes Ecritures que les malheurs des Juifs. Partout où le voyageur porte ses pas, il retrouve ce peuple qui a traversé tous les pays du monde accomplissant ainsi ces paroles des prophètes : « Je secouerai la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme le blé est secoué dans le crible sans qu'un seul grain tombe à terre. » Amos 9 : 9, ou encore : « Vous vous enfuirez jusqu'à ce que vous soyez abandonnés comme un arbre ébranlé au sommet d'une montagne, comme un étendard sur un coteau. » Esaïe 30 : 17 (vers. Osterwald). Et : « ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » Luc 21 : 24. Ces temps seront accomplis au retour du Christ (voir Jérémie 25 : 30 et 31 et Apoc. 19 : 11-16). Il y a 19 et 25 siècles que ces sentences furent prononcées : Jérusalem est toujours foulée aux pieds par les nations et Israël dispersé est toujours errant à travers tous les pays du monde. C'est, avec les Arabes, le seul peuple de la terre qui forme une même famille, qui descende d'un même père, qui ait conservé sa nationalité au milieu des troubles, des massacres, des transplantations toujours renouvelées. Bien que dispersé par une tempête vingt fois séculaire à tous les vents, il est toujours là bien que toujours méprisé, toujours persécuté. Cette longue suite de cruautés, de spoliations, d'outrages, de massacres toujours répétés nous émeut de compassion à leur égard. Ne les voit-on pas



Le Mur des Lamentations à Jérusalem

(Photo NYT.)

aujourd'hui encore chercher en vain une contrée où ils pourront vivre tranquilles !

Écoutez ce que dit le professeur Gaussen de leurs souffrances : « On a publié plusieurs fois... l'histoire des dix-huit siècles de leur existence, depuis Titus jusqu'à nos jours... A cette lecture vous êtes confondus ! Vous ne savez de quoi vous étonner le plus, ou de la persévérance de nos cruautés et de notre haine, que rien n'apaise, que rien ne lasse, que rien n'égale, ou de celle de leur patience et de leur opiniâtreté.

» Le premier siècle de l'ère chrétienne voit onze cents milliers d'entre eux tomber sous le glaive... leur temple est brûlé, leur cité renversée, sans qu'une pierre y reste sur pierre, et leurs faibles restes menés en esclavage dans

toutes les régions de l'univers. Dans le deuxième siècle (sous Adrien), promptement multipliés, mais toujours opprimés, ils se révoltent, et 580.000 sont égorgés ; la Judée entière redevient déserte. Dans le troisième, l'approche de Jérusalem leur est défendue, sous peine de mort. Dans le IV^e, avant de les bannir de Rome, on leur coupe les oreilles. Dans le V^e, expulsés d'Égypte et retirés en Perse, ils sont en proie aux persécutions les plus cruelles. Dans le VI^e, excédés de leurs maux, ils se révoltent, et la Palestine revoit pour la troisième fois un massacre semblable à celui qui, sous Titus et sous Adrien, avait presque anéanti leur race. Mais qui pourrait dire les souffrances de ce peuple impérissable, durant les longs siècles du moyen-âge, alors que leur vie

était pendante devant eux nuit et jour ?

» Si tous les historiens de cet âge cruel n'étaient pas concordants, on serait tenté de regarder comme des fictions de l'enfer, le récit de tant de faits atroces. Les papes, les conciles, les évêques, les moines, les rois et les peuples, semblaient également acharnés contre eux. Plus d'une fois on les fit périr dans un massacre général. On en égorga des milliers en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et dans toutes les provinces de la France. La mort leur valait mieux que la vie. Souvent on les vit se précipiter en foules dans les rivières. Souvent il leur arriva de barricader leurs maisons et de s'égorger les uns les autres, pour échapper à des mains plus cruelles.... En France, sept fois rappelés par les rois, à prix d'argent, ils furent sept fois expulsés et dépouillés. En Allemagne, on fut impitoyable. « En Angle-terre, dit Walter Scott, la nation « toute entière, depuis les barons « rapaces jusqu'aux crédules plé-« béiens, se ligua pour les persé-« cuter ».... Et ne croyez pas, Mes-« sieurs, qu'en Suisse ils aient trouvé plus de pitié. A Berne, au XIII^e siècle, on les brisa sur la roue, après avoir renouvelé contre eux cette accusation de tous les temps, qu'ils versaient à leur pâque le sang des enfants chrétiens.... Il a fallu que Rodolphe de Habsbourg, alors suzerain, vint à main armée arrêter le cours de ces iniquités.... Mais qui pourrait dire leurs souffrances en Espagne cette terre de cruautés ? Figurez-vous un million de Juifs forcés à l'abjuration par la terreur, et six cent mille autres, bannis en une seule fois, obligés de s'embarquer avec leurs femmes et leurs enfants, sans pouvoir trouver nulle part une plage qui les accueille ; affamés, jetés dans la mer, repoussés de toutes les rives, vendus en esclavage, et souvent assassinés pour la seule dépouille des habits qu'ils avaient sur le corps. » *Les Juifs* pp. 11-14.

Pourquoi le Dieu de leurs pères qui si souvent les délivra de leurs ennemis, qui envoya son

ange, lequel, en une seule nuit, en fit périr 185.000, reste-t-il sourd à leurs cris, maintenant ? C'est parce que ce peuple s'est rendu coupable du plus grand péché qui ait été commis. Il a fait mourir l'Homme-Dieu, leur Sauveur, leur Libérateur ; il a aggravé cette énorme culpabilité par une effroyable imprécation, demandant que le sang du Christ retombe sur lui et ses enfants. Ce sang, qui appelait la miséricorde divine sur le monde, devait crier vengeance contre lui, peuple, entre tous, favorisé de Dieu. Ce qu'on vient de lire montre que cette vengeance n'a pas encore cessé de le poursuivre. Mais cette existence étrange, solitaire, unique dans l'histoire au travers de dix-huit cents ans de souffrances et d'ignominie, voilà qui nous étonne, nous surprend ! Faudrait-il admettre qu'à son égard Dieu ait changé, et que les fils soient punis éternellement à cause du péché de leurs pères ? Nous ne saurions l'admettre. (Ezéchiel 18 : 20.) Les myriades de Juifs (Actes 21 : 20, Grec et Lausanne) — les historiens pensent qu'à ce moment il pouvait y avoir 60.000 Juifs convertis au christianisme à Jérusalem — qui traversèrent le siège de Jérusalem sans qu'aucun d'eux, dit l'historien Joseph, n'y ait trouvé la mort, prouvent que si tous les Juifs avaient reçu, même après l'avoir crucifié, le Christ pour leur Sauveur et Rédempteur, la prière de Jésus avant d'expirer : « Père pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font » eût été exaucée pour tous. Malheureusement, la masse de la nation s'obstina dans son aveuglement. En vain, des centaines de milliers de païens, convaincus que le Christ était bien le Messie annoncé des siècles à l'avance dans les prophéties judaïques, abandonnaient-ils leurs faux dieux, pour se tourner vers le Dieu vivant et Jésus-Christ, son Fils (1 Thess. 1 : 8-10), les Juifs, porteurs du volume qui motive la foi de tous les convertis au christianisme, persistaient dans leur incrédulité. Ils préférèrent aujourd'hui encore les enseignements de leur Talmud avec toutes ses absur-

dités à ceux des prophètes qui (un grand nombre de rabbins l'ont reconnu) obligent celui qui les croit à accepter Jésus pour le Messie promis. Voilà ce qui explique pourquoi ils sont toujours sous la sentence « Que son sang soit sur nous et nos enfants ». Qu'on nous permette d'établir ce fait par des citations puisées dans le Talmud même et rapportées dans un petit ouvrage écrit par Flavien Brenier, intitulé *Les Juifs et le Talmud* :

« La Bible ressemble à l'eau, la Mischna au vin, la Chémara au vin aromatique.... » (page 49). « Ceux qui étudient la Bible pratiquent une chose qui est une vertu ou qui n'est pas une vertu ; ceux qui étudient la Mischna pratiquent une vertu et en seront récompensés, mais ceux qui étudient la Chémara pratiquent la plus haute vertu ». (1) « Si l'homme passe des sentences du Talmud à la Bible, il n'aura plus de bonheur. » (2)

Constamment, le Talmud répète cette même idée de la supériorité de l'œuvre des rabbins sur l'œuvre inspirée de Dieu : « Les paroles des écrivains du Talmud sont plus douces que celles de la loi », (3) dit-il, en sorte que « les péchés contre le Talmud sont plus graves que ceux contre la Bible ». (4) Et tous les commentateurs sont d'accord pour ajouter : « On ne doit pas avoir de commerce avec celui qui a en mains la Bible et non le Talmud. » (5) « Mon fils, fais plus attention aux paroles des rabbins qu'aux paroles de la loi. » (6) « Celui qui lit la Bible sans la Mischna et sans la Chémara est semblable à quelqu'un qui n'a pas de Dieu. » (7)

Cette idée de la supériorité du Talmud sur la Bible est si bien entrée dans le cerveau des Juifs que les *Archives Israélites* elles-mêmes, l'organe des Juifs réformateurs, déclarent sans hésitation : « Quant au Talmud, nous reconnaissons sa supériorité absolue sur la Bible de Moïse. » (8) Aussi les rabbins sont-ils l'objet non d'une vénération humaine mais d'une véritable adoration, comme en témoignent les



en lisant mon Journal

Un témoignage d'Einstein

Einstein, l'un des plus grands savants de notre époque, dont la théorie de la « relativité » a bouleversé la physique, vient de rendre un témoignage impressionnant à l'Eglise chrétienne, témoignage d'autant plus remarquable que le savant juif a toujours professé d'être un incroyant :

Ayant toujours été un fervent de la liberté, dit-il, dès que la révolution éclata en Allemagne, je m'adressais aux universités pour y chercher des défenseurs de la liberté, car je savais combien, depuis toujours, les universitaires se glorifiaient d'être les dévoués serviteurs de la vérité : je ne les y ai pas trouvés ; très vite les universités furent réduites au silence. Je me tournais alors vers les grands éditeurs des puissants journaux qui, naguère, en des articles enflammés, se proclamaient les champions fidèles de la liberté. Pour eux, comme pour les universités, quelques courtes semaines suffirent pour les faire taire. Alors je me suis adressé aux auteurs, à chacun, individuellement, à ceux qui étaient considérés comme les guides intellectuels de l'Allemagne ; bon nombre d'entre eux avaient largement traité la question de la liberté et de la place qu'elle tenait dans la vie moderne. Eux aussi sont restés muets.

Seule l'Eglise s'est dressée sur le chemin suivi par Hitler dans sa campagne contre la liberté. Jusqu'alors je n'avais eu aucun intérêt particulier pour l'Eglise, mais maintenant j'éprouve une grande admiration et une grande affection pour l'Eglise qui, seule, a eu le courage persévérant de lutter pour la vérité intellectuelle et la liberté morale. Je suis obligé de reconnaître que ce qu'autrefois j'ai dédaigné, je l'admire aujourd'hui sans réserve.

Souhaitons que l'éminent physicien aille plus loin et applique sa merveilleuse méthode d'investigation à chercher le ressort puissant qui met l'Eglise en marche. Puis-

se-t-il trouver Celui qui est le Chef de l'Eglise et, après avoir admiré, puisse-t-il, ce grand Juif, s'agenouiller devant Celui qui est le Messie d'Israël. (*Le Christianisme au XX^e siècle.*)

Un secret des Pharaons retrouvé par des savants américains

On apprend d'Amérique que des savants ont réussi à fabriquer des toiles identiques à celles qui enveloppent les momies.

L'ancienne Egypte produisait des tissus avec des fibres de ramie. On peut voir ces toiles dans chaque musée. Aujourd'hui, après 5.000 ans, la qualité de l'étoffe est presque intacte. Jusqu'alors, on n'é-

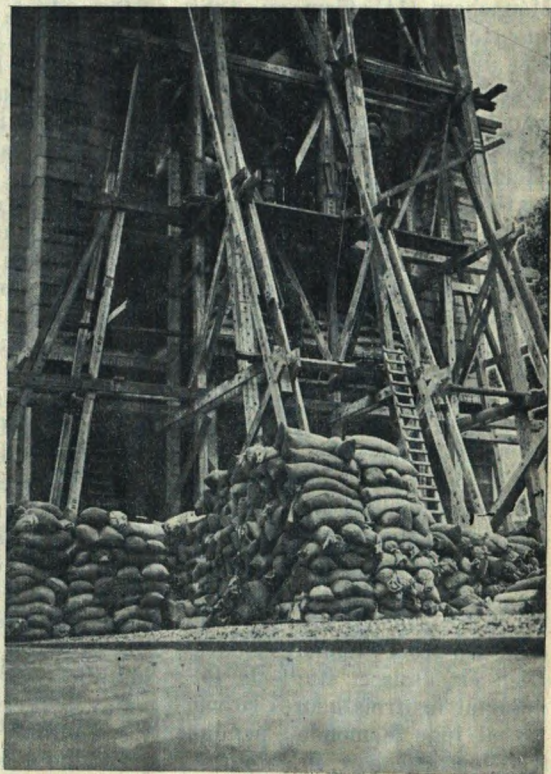
tait pas arrivé à produire ce tissu industriellement.

En 1869, le gouvernement des Indes britanniques offrait une prime d'environ 120.000 francs de notre monnaie à celui qui construirait une machine capable de séparer les fibres de ramie de la plante. Personne ne réussit à gagner le prix. Plus tard, le gouvernement français essaya de même, sans plus de succès. La ramie est cultivée en Chine et au Japon où, après un travail pénible on en fait des cordages et des filets. La ramie est 8,5 fois plus solide que le coton, 6 fois plus forte que la soie, et 4 fois plus forte que le chanvre ou le lin.

On pourrait donner une garantie à vie sur un complet fait de toile de ramie. On dit que les parachutes en ramie, quoique deux fois plus légers que ceux fabriqués actuellement, seraient six fois plus résistants. Des filets de pêche et des voiles de bateau dureraient cent ans. La ramie mélangée à la laine ou à d'autres textiles renforce considérablement ces derniers. La découverte des savants américains est vraiment d'une importance considérable. (*La Tribune de Genève*)

Diminution de la consommation d'eau-de-vie en Suisse

Dans son rapport de gestion pour 1937-38, la Régie fédérale des



Défense passive :
la protection de
l'Arc de Triomphe
de l'Etoile

(Photo NYT.)

alcools déclare qu'il n'est pas encore possible de donner des chiffres certains au sujet de la consommation d'eau-de-vie.

« On peut toutefois estimer, écrit-elle, que pour 1933 à 1937 la moyenne annuelle de la consommation d'eau-de-vie passant sous le contrôle fiscal a été de 25.000 hectolitres (à cent pour cent). Il faut y ajouter environ 10.000 à 15.000 hectolitres consommés en franchise d'impôt par les bouilleurs de cru et au moins 10.000 hectolitres d'anciennes réserves employés par les aubergistes et les particu-

liers. La consommation annuelle totale est ainsi de 50.000 hectolitres d'alcool (à cent pour cent). »

Cela correspond à 12 millions et demi de litres à 40 pour cent, soit à environ 3 litres par tête de la population. C'est à peu près deux fois moins que la consommation d'eau-de-vie avant la revision du régime des alcools. S'il n'est pas possible d'indiquer la consommation d'eau-de-vie de façon précise, il est donc certain qu'un recul réjouissant de cette consommation a eu lieu.

(La Semaine religieuse)

Le Malheur des Juifs

(Suite de la page 4.)

textes suivants : « Celui (9) qui méprise les paroles des rabbins est digne de mort. » « Il faut savoir que les paroles des rabbins sont plus suaves que celles des prophètes. » « Les discours ordinaires des rabbins doivent être estimés comme la loi toute entière. » (10) « Les paroles des rabbins sont les paroles du Dieu vivant. » (11) « La crainte du rabbin est la crainte de Dieu. » (12) « Si un rabbin te dit que ta main droite est ta gauche et que la gauche est droite, il faut ajouter foi à ce qu'il dit. » (13) Rabbi Ménachem (14) affirme que « chaque fois que s'est débattue au ciel une question grave intéressant la loi, Dieu est descendu sur la terre pour consulter les rabbins... » Le même rabbi Ménachem dit encore que (15) « Toutes les paroles des rabbins de n'importe quel temps ou quelle génération sont les paroles de Dieu aussi bien que les paroles des prophètes lors même qu'elles se contrediraient ; celui-là donc qui contredit les rabbins, qui dispute avec eux ou murmure contre eux, dispute et murmure contre Dieu même. »

Citons encore quelques-unes des bouffonneries qu'on trouve dans le Talmud et auxquelles se trouve mêlé le nom de Dieu. Le jour, y est-il dit (Abod-Zar, fol. 3 b), a douze heures. Pendant les trois premières heures, Dieu est assis et étudie la loi ; pendant les trois heures suivantes, il juge le monde ; pendant trois heures encore, il le nourrit ;

puis, satisfait de ses neuf heures de travail, il s'assied, appelle Léviathan, le roi des poissons, et joue avec lui... Que fait ensuite Dieu, une fois la nuit venue ? Rabbi Ménachem (16) nous assure qu'il étudie d'abord le Talmud avec les anges, mais ceux-ci ne sont pas seuls à discuter avec Jéhova sur le livre saint, car Asmodé, le roi des démons, monte alors au Ciel pour prendre part à l'entretien (17). Ensuite Dieu danse avec Eve, l'aide dans sa toilette et lui tresse les cheveux (18).

Cependant, cet emploi du temps a subi quelques modifications depuis le siège de Jérusalem (19). Dieu ne joue plus avec Léviathan et ne folâtre plus avec Eve, car il est triste, ayant gravement péché. Ce péché pèse si lourd sur sa conscience que, selon le Talmud (20), il est assis pendant trois parties de la nuit et rugit comme un lion en s'écriant : « Malheur à moi puisque j'ai permis qu'on dévaste ma maison, qu'on brûle mon temple et qu'on emmène mes enfants. » En vain, pour le consoler, chante-t-on ses louanges ; il est obligé de secouer la tête et de dire : « Heureux le roi qu'on loue dans sa maison ! Mais quelle punition est due à un père qui permet qu'on traîne ses enfants dans la misère ? » « Cette désolation l'a réduit à un tel état de consommation qu'il est devenu fort petit... » Il est impossible de suivre l'auteur dans les citations qu'il donne sur la moralité de

Dieu et des anges. Nous n'en citerons plus qu'une où, parlant de la transmigration des âmes, le Talmud rapporte que « l'âme de Japhet passa en Samson, celle de Tharée en Job, celle d'Eve en Isaac... » (21) Quant à Esaü que le Talmud représente comme un assassin et un adultère, son âme passa dans le corps de Jésus le Nazaréen, fondateur de l'exécrable secte des chrétiens, lequel Jésus, au dire des rabbins, est à jamais plongé dans l'Enfer, au sein d'une cuve d'excréments bouillants.

Qu'on nous pardonne d'avoir cité ces faits, il en est d'autres plus blasphématoires encore. Il y en a certes assez, pour que nous comprenions pourquoi une malédiction si longue, si terrible poursuit ce peuple en tous lieux. Aujourd'hui comme alors, Jésus voudrait le sauver, le racheter, le bénir, mais, hélas ! il persiste dans son incrédulité, il dit toujours : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous » (Luc 18 : 14). Il rejette aussi la Bible et change ainsi la grâce de Dieu en dissolution, reniant notre seul Maître et Seigneur, Jésus-Christ.

Nous ne saurions cependant oublier que parmi eux aussi il se trouve des âmes sincères. Notre devoir est de prier pour elles, et de faire tout ce qui dépend de nous pour les éclairer et en sauver quelques-unes. Le temps qui nous reste est de courte durée. Puisse Dieu nous revêtir de son Esprit et de sa puissance pour que notre travail en faveur d'un monde perdu ne soit pas vain !

U. AUGSBURGER.

- (1) Traité Baba mezia, folio 33 a.
- (2) Traité Chag, folio 10 b.
- (3) Talmud de Jérusalem, traité Bérachoth Pérek 1.
- (4) Traité Sanhédrin, folio 88 b.
- (5) Sepher Cad ha Kemach, folio 77 c 3.
- (6) Traité Erubin, folio 21. Cf. Traité Gittin 59 b.
- (7) Sepher Chafare Zédek, folio 9.
- (8) Archives Israélites, 1864, 25. 150.
- (9) Traité Erubin, folio 21 b.
- (10) Midrach Mischie, folio 1.
- (11) Bachai ad Pent, folio 201, Col. 4.
- (12) Jad. Chaz Hilch Talm Thóra Pérek 5 : 1.
- (13) Ad Deuter. XVII, 11.
- (14) Ad Pent par 28, folio 129, col. 3.
- (15) Ad Exod XX, 1, folio 98.
- (16) Ad Pent. folio 97. 3 Cf Targum ad cant V. 10.
- (17) Traité Gittin, folio 68 a.
- (18) Traité Barachot, folio 61 a.
- (19) Baba Bathra, folio 74 a et b.
- (20) Traité Barachot, folio 3 a.
- (21) Traité du Sanhédrin, folio 67 et 107.

L'Amour de Dieu

C'est pour nous racheter que Jésus a vécu, souffert, et qu'il est mort. Il est devenu « homme de douleur », afin de nous faire participer à la joie éternelle. Dieu a permis que son Fils bien-aimé, plein de grâce et de vérité, quittât le séjour de la gloire pour venir dans un monde souillé par le péché et assombri par la malédiction et par la mort. Il a consenti à ce qu'il échangeât son amour et l'adoration des anges pour l'opprobre, les injures, l'humiliation, la haine et la mort. « Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. » (Esaïe 53 : 5.) Contemplez-le au désert, en Gethsémané, sur la croix. Le Fils immaculé de Dieu s'est chargé du fardeau de nos péchés. Celui qui avait été un avec Dieu sent dans son âme l'abîme que le péché a creusé entre l'homme et Dieu. Aussi ce sentiment lui arrache-t-il ce cri d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27 : 46.) Ce qui a brisé le cœur du Fils de Dieu, c'est le fardeau du péché, le sentiment de son énormité, et le fait qu'il sépare l'âme de Dieu.

Mais ce grand sacrifice n'était pas consommé afin de faire naître dans le cœur du Père des sentiments d'amour pour l'humanité déchue, afin de le *disposer* à la sauver. Non, non. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » (Jean 3 : 16.) Le Père ne nous aime pas à cause de la propitiation faite par le Fils, mais il a pourvu à cette propitiation parce qu'il nous aimait. Jésus-Christ était l'intermédiaire par lequel le Père pouvait répandre son amour infini sur un monde déchu. « Dieu réconciliait en Christ le monde avec lui-même. » (2 Cor. 5 : 19.) Dieu souffrit avec son Fils. Dans les angoisses de Gethsémané, comme dans la mort du Calvaire, c'est le cœur de l'Amour infini qui payait le prix de notre rédemption.

Jésus dit : « Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. » (Jean 10 : 17.) En d'autres termes : « L'amour que mon Père vous porte est si grand qu'il m'effectionne davantage parce que j'ai consenti au sacrifice de ma vie pour vous racheter. Je lui suis devenu plus cher par le fait que je me suis constitué votre garant en déposant ma vie et en prenant sur moi vos dangers et vos transgressions ; car par mon sacrifice, Dieu peut, tout en demeurant juste, justifier celui qui croit en Jésus. »

Le Fils de Dieu seul avait le pouvoir de nous racheter ; car celui-là seul qui était dans le sein du Père pouvait le faire connaître. Celui-là seul qui connaissait la hauteur et la profondeur de l'amour de Dieu pouvait les révéler. Il ne fallait rien moins que le sacrifice infini consommé par Jésus-Christ en faveur de l'homme perdu

pour exprimer l'amour que le Père porte à l'humanité déchue.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » Il l'a donné, non seulement pour vivre parmi les hommes, pour porter leurs péchés et pour mourir en sacrifice ; *il l'a donné* à une race perdue. Jésus-Christ devait identifier ses intérêts avec les nôtres ; celui qui était un avec le Père a consenti à s'unir à nous par des liens indissolubles ; Jésus « n'a pas honte de nous appeler frères » (Héb. 2 : 11) ; il est notre Propitiation, notre Avocat, notre Frère ; il paraît revêtu de notre humanité devant le trône du Père, et il sera pendant toute l'éternité un avec la race humaine qu'il a rachetée : il est et demeurera le Fils de l'homme. Et tout cela afin de relever l'homme de la dégradation du péché, de le mettre à même de réfléchir l'amour de Dieu, et de participer à la joie de la sainteté.

*
**

Le prix payé pour notre rédemption ; le sacrifice infini de notre Père céleste qui a livré son Fils à la mort pour nous, devrait nous donner quelque idée de ce que nous pouvons devenir en Jésus-Christ. Quand il est donné à Jean, l'apôtre inspiré, de contempler la hauteur, la profondeur et la largeur de l'amour du Père envers l'humanité expirante, il en est rempli de sentiments d'adoration et de respect, et dans l'impuissance où il se trouve d'exprimer par des paroles l'intensité et la tendresse de cet amour, il s'écrie : « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » (1 Jean 3 : 1.) Quelle valeur cet amour donne à l'homme ! Par la transgression, les fils d'Adam sont devenus sujets de Satan : par la foi au sacrifice expiatoire du Christ, ils peuvent devenir fils de Dieu. En revêtant la nature humaine, Jésus-Christ élève l'humanité. L'homme déchu est placé dans une condition où il peut, par la communion avec Jésus, devenir réellement digne du nom d'« enfants de Dieu ».

Enfants du Roi céleste ! quelle précieuse promesse ! thème inépuisable de méditations ! Amour insondable de Dieu pour un monde qui ne l'aimait pas ! Un tel amour est sans exemple. Il surpasse celui d'une mère pour son enfant égaré. Sa contemplation subjugué l'âme et rend ses pensées captives de la volonté de Dieu. Plus nous étudions le caractère de Dieu à la lumière de la croix, plus nous y découvrons de clémence et de tendresse, mieux nous voyons la miséricorde unie à l'équité et à la justice, et plus nous discernons de preuves d'un amour et d'une compassion infinis.

E.-G. WHITE.

Charles Gerber

Le spiritisme

Résumé de l'article précédent

Le spiritisme est une vieille chose sous un nom nouveau, et son succès témoigne de l'attrait du mystère. Il n'est autre que l'adaptation habile de doctrines et pratiques anciennes aux exigences de notre civilisation. Depuis 1848, date de sa nouvelle orientation, la doctrine spirite s'est rapidement répandue tant en Europe qu'en Amérique.

Le spiritisme n'est pas seulement la croyance aux esprits des morts, il est aussi le fait de communiquer avec eux. Le médium a ce pouvoir parce qu'il peut libérer son périsprit (le troisième élément du corps humain selon les spirites) pour le mettre au service des esprits désincarnés.

Ces esprits se manifestent de diverses façons et l'on peut distinguer trois groupes de phénomènes : ceux d'ordre physique (tables tournantes, lévitations, etc.), ceux d'ordre physiologique (sommeil magnétique, etc.), et ceux d'ordre psychologique (apparitions, etc.). Bien que, de l'aveu même des spirites, la fraude ait une grande part dans ces manifestations, il faut reconnaître qu'il y a des phénomènes spirites réels.

La thèse spirite

Il y a donc des phénomènes spirites réels et scientifiquement inexplicables. Quelle pourrait bien en être la cause ?

Les spirites les attribuent aux esprits des « désincarnés », c'est-à-dire aux morts. Les esprits eux-mêmes se présenteraient comme tels. Mais la difficulté commence au moment où il faut essayer d'identifier les esprits qui se communiquent. C'est pratiquement impossible. Les spirites eux-mêmes le reconnaissent. De l'autre côté, comme de ce côté-ci, il y a des fraudeurs, il y a des esprits menteurs qui cherchent à tromper, des parasites. G. Delanne esquivé le problème en déclarant : « L'intervention des morts est, au contraire, extrêmement rare, surtout expérimentalement. » C'est un aveu.

Non seulement on ne peut obtenir la preuve expérimentale que la communication des morts aux vivants est possible, mais on ne démontre même pas la certitude de l'immatérialité et de l'indestructibilité de l'âme humaine. Nous pourrions avec Aloïs Berthoud poser ces questions : « Si la commu-

nication est réellement possible entre les morts et les vivants, d'où vient qu'elle soit si rare, si problématique, si défectueuse ? S'ils ont les moyens de se révéler, que n'en usent-ils davantage ? Que ne le font-ils régulièrement et toujours ? »

J. Maxwell affirme à plusieurs reprises ne pouvoir partager l'explication spirite. « Que sont exactement, dit-il, ces personifications ? Je n'en sais rien. Le problème qu'elles soulèvent dans certains cas est extrêmement difficile à résoudre. Elles ne me paraissent pas être ce qu'elles se prétendent être. Est-ce une conscience collective ? Est-ce une illusion ? Est-ce un esprit ? Tout est possible, rien n'est certain pour moi, sauf cependant une chose, c'est qu'il ne faut pas s'y fier. »

Camille Flammarion affirme de son côté : « Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de nous rendre compte de la manière dont notre esprit, conscient ou inconscient, peut soulever un meuble, frapper des coups, former une main ou une tête. Mais tous ces actes restent dans le domaine humain et même, ne le dissimulons pas, dans un domaine assez vulgaire. Ames des morts ? C'est très loin d'être démontré : dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire ; aucune identification satisfaisante n'a pu être faite... L'être évoqué s'évanouit lorsqu'on insiste pour le pousser à bout. J'ai en vain cherché jusqu'ici une preuve certaine d'identité dans les communications médiumniques. »

Dans une interview accordée à Paul Heuzé, l'illustre astronome a déclaré : « Un seul point m'apparaît éclairci : c'est que dans la grande majorité des cas, il y a suggestion, consciente ou non, d'esprit à esprit. Dans certains cas, très rares, il semble que cette explication puisse paraître insuffisante ; et alors quelle autre lui substituer ? Je l'ignore de plus en plus. Est-ce le médium qui agit lui-même ? Est-ce une cause différente de lui ? Après soixante ans d'études, je n'en sais rien, rien, rien. »

La thèse spirite ne repose sur aucune certitude : il n'y a pas de

preuve que les morts communiquent avec les vivants.

Les morts ne savent rien

D'ailleurs, comment communiqueraient-ils puisqu'ils sont inconscients ? Et ici, ce n'est pas le spiritisme qui nous indique une certitude, c'est la Bible, et entre ces deux sources il n'est pas difficile de choisir.

Or, la Bible déclare nettement que les morts sont inconscients : « Ce ne sont pas les morts qui célèbrent l'Éternel, ce n'est aucun de ceux qui descendent dans le lieu du silence... Ce n'est pas le séjour des morts qui te loue, ce n'est pas la mort qui te célèbre ; ceux qui sont descendus dans la fosse n'espèrent plus en ta fidélité... Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront ; mais les morts ne savent rien, et il n'y a pour eux plus de salaire, puisque leur mémoire est oubliée. Et leur amour, et leur haine, et leur envie ont déjà péri ; et ils n'auront plus jamais aucune part à tout ce qui se fait sous le soleil... Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas. » (Psaume 115 : 17 ; Esaïe 38 : 18 ; Ecclésiaste 9 : 5, 6, 10.)

A ces déclarations, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres.

« Non, ce n'est pas aux morts de consoler les vivants ou de les harceler, ni surtout de les perdre en les détournant du vrai Dieu. La croyance aux revenants est l'un des signes les plus palpables de cette crédulité mondaine qui va souvent de pair avec le manque de foi. » (Aloïs Berthoud.)

Les bons et les mauvais esprits

Les phénomènes d'ordre surnaturel doivent donc être attribués à une autre cause, une cause intelligente qui échappe à notre juridiction. Allan Kardec et Léon Denis ont raison quand ils disent qu'il existe d'autres esprits que ceux des morts. Pour une fois, ils sont d'accord avec la Bible laquelle parle de deux sortes d'esprits : les bons anges, et les mauvais anges, c'est-à-dire les anges déchus, ou les démons.

Les bons anges sont « des esprits au service de Dieu, envoyés pour

exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ». (Hébreux 1 : 14.) Les mauvais anges sont ceux qui, séduits dans le ciel par Lucifer, furent précipités avec lui sur la terre (Apocalypse 12 : 7-9) ; ce sont des « esprits méchants » (Ephésiens 6 : 12) dont le rôle est de tromper les hommes par tous les moyens imaginables, même en se faisant passer pour les esprits désincarnés, les esprits des morts que nous pleurons.

Cette affirmation est grosse de conséquences, pourtant elle est logique, car du moment que les morts ne reviennent pas, et qu'on ne peut sans déraisonner attribuer aux bons anges des manifestations mensongères, la seule hypothèse possible est celle-ci : les mauvais esprits sont les auteurs des phénomènes spirites d'ordre surnaturel, c'est-à-dire des phénomènes auxquels on ne trouve pas de cause naturelle. Il ne faut pas s'abandonner à des conclusions prématurées, et attribuer à une cause diabolique tout phénomène apparemment inexplicable, mais il est des cas où il n'y a pas à hésiter, où il y a évidence. Satan qui est le père du mensonge, peut se déguiser en ange de lumière (2 Corinthiens 11 : 14) et apparaître sous des dehors séduisants. N'est-ce pas d'ailleurs Oliver Lodge, un spirite convaincu, qui a déclaré : « La seule explication qu'on pourrait donner des preuves les plus évidentes serait d'imaginer une malice supranormale et diabolique qui travaillerait à faire le mal et à nous tromper » ?

Le spiritisme antibiblique

Il y a deux autres faits qui d'ailleurs militent en faveur de la thèse de l'origine maléfique des phénomènes spirites. Le premier, c'est que le spiritisme s'oppose formellement à la Bible ; le second, c'est que la Bible interdit sous peine de mort la pratique de l'invocation des morts.

Un spirite, qui signe Oxford (*Enseignements spirites*, p. 198) dit : « Aussi longtemps que vous répondez à nos arguments par un texte de la Bible, nous ne pouvons pas vous enseigner. » C'est reconnaître l'antagonisme qui existe entre les deux enseignements.

Dans les *Esquisses du spiritisme pour les jeunes*, on lit (pp. 13, 14) : « Affirmer que la Bible est un livre saint et divin, que Dieu en a inspiré les auteurs pour nous faire connaître ses divines volontés est un outrage et une tromperie. La vérité est que l'Ancien Testament

n'est rien de plus, rien de moins, que l'histoire juive... Le Nouveau Testament est composé de traditions et de spéculations théologiques de personnages inconnus... Un livre aussi plein d'erreurs demande à être lu avec prudence. »

Le spiritisme rejette la doctrine de la chute originelle de l'homme, celle de l'expiation par Jésus-Christ, celle du péché ; et il fait de l'homme un véritable Dieu. Il s'oppose, en somme, à l'essentiel de la Révélation en lui substituant une révélation spirite.

Or, Dieu a sévèrement interdit la pratique de la magie, de la sorcellerie et celle d'interroger les morts :

« Ne vous tournez point vers ceux qui évoquent les esprits, ni vers les devins : ne les recherchez point, de peur de vous souiller avec eux... Si quelqu'un s'adresse aux morts et aux esprits, pour se prostituer après eux, je tournerai ma face contre cet homme, je le retrancherai du milieu de son peuple... Si un homme ou une femme ont en eux l'esprit d'un mort ou l'esprit de divination, ils seront punis de mort ; on les lapidera, leur sang retombera sur eux... Qu'on ne trouve chez toi... personne qui consulte ceux qui évoquent les esprits ou disent la bonne aventure, personne qui interroge les morts. Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel ; et c'est à cause de ces abominations que l'Éternel, ton Dieu, va chasser ces nations devant toi. » (Lévitique 19 : 31 ; 20 : 6, 27 ; Deutéronome 18 : 10-12.)

Il est d'ailleurs ridicule de consulter les morts en faveur des vivants :

« Si l'on vous dit : Consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir, qui poussent des sifflements et des soupirs, répondez : Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu ? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants ? A la loi et au témoignage ! » (Esaïe 8 : 19, 20.)

Oui, à la loi et au témoignage, c'est-à-dire à la Parole écrite, qui ne saurait mentir, et non pas aux divagations spirites...

Signe des temps

Le mouvement spirite est, à coup sûr, un signe des temps caractéristique des derniers jours. Le Christ en parle, saint Paul aussi, et enfin saint Jean dans l'Apocalypse.

Le Christ, dans son grand discours prophétique sur Jérusalem et la fin du monde présent, décrit en ces termes les prétentions et les phénomènes spirites : « Si quelqu'un vous dit alors : Le Christ est ici, ou là : Il est là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes ; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus. » (Matthieu 24 : 23, 24.)

Saint Paul l'annonce par ces mots : « Mais l'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi, pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons. » (1 Timothée 4 : 1 ; voir 2 Thessalonicains 2 : 9, 10.)

Saint Jean, enfin, révèle des détails curieux sur l'activité des spirites dans les derniers temps. Il parle d'« esprits impurs », et d'« esprits de démons, qui font des pro-



Saül et la Pythonisse d'Endor



Reconstitution de l'aventure de Lombroso à Lyon, alors qu'il s'efforçait de percer le mystère de l'assassinat d'une jeune mariée.

diges, et qui vont vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant». (Apocalypse 16 : 13, 14.)

Cette prédiction se réalise sous nos yeux. Sait-on qu'avant et pendant la Grande Guerre, la plupart des cours européennes avaient leurs médiums attirés ? Et sait-on que l'influence du spiritisme auprès des chefs d'Etat s'est encore accrue depuis et s'étendra toujours davantage ? Aussi est-ce à la suite de cette néfaste influence, d'origine diabolique, que se déclencherà la conflagration finale qui mettra fin à la civilisation humaine.

A toutes les raisons déjà énoncées, auxquelles on reconnaît que le spiritisme est un système antibiblique, mensonger, illusoire et faux, il faudrait ajouter la très longue énumération de misères morales et physiques qu'il a engendrées. Ses méfaits ne se comptent plus.

« Songez donc, écrit Th. Flournoy, à ces natures sensibles de jeunes filles ou de jeunes gens que des parents insensés entraînent eux-mêmes à faire de la typtologie ou de l'écriture automatique dans le cercle de famille et qui le paieront toute leur vie par un déséquilibre mental plus ou moins prononcé. Et pour vous faire une idée des ravages dus aux pratiques spirites, consultez donc un peu les anna-

les de la médecine, en vous rappelant qu'elles ne contiennent que le dessus du panier, je veux dire le très petit choix de cas où le détraquement du médium présentait, à la fois, une gravité telle qu'il fallut appeler un spécialiste, et des symptômes assez curieux pour que celui-ci se décidât à publier son observation ; puis pensez aux cas innombrables qui, restés dans l'ombre faute de cette double condition, n'en font pas moins le malheur de l'individu ou de sa famille en réalisant à la lettre le mot de Juies Bois : Les imprudents qui courent après les esprits perdent leur propre esprit. » (*Esprits et Médiums*, p. 504.)

Léon Denis lui-même montre le danger que courent ceux qui s'adonnent au spiritisme. Parlant des mauvais esprits, il déclare : « Dans certains cas, leur empire devient tel, qu'ils peuvent pousser leurs victimes jusqu'au crime et à la folie. Ces cas d'obsession et de possession sont plus communs qu'on ne pense. »

On risque la folie à vouloir à tout prix forcer les mystères de l'occultisme. F. Napel, dans un ouvrage publié à Hambourg, en 1925, écrit : « D'après les statistiques les plus récentes, il y a dans les asiles d'aliénés 60 pour cent d'internés à vie qui sont d'anciens spirites. »

Marius Decrespe, occultiste lui-même, écrit : « Le danger est certain ; plusieurs sont devenus fous, dans d'horribles conditions, pour avoir voulu pousser trop loin leurs expériences. »

Après une séance d'Eusapia Paladino, Cesare Lombroso déclarait à des amis : « Maintenant il faut que je m'en aille, parce que je sens que je deviendrais fou : j'ai besoin de me reposer l'esprit. »

Dans une conférence prononcée le 21 novembre 1858 et reproduite le lendemain dans la *New York Tribune*, le docteur B.-P. Randolph a déclaré : « Pendant sept ans, j'ai été en communication quotidienne avec un esprit qui prétendait être celui de ma mère. Je suis maintenant heureusement convaincu que cet esprit n'était rien autre qu'un esprit malin, un démon de l'enfer qui, sous cette forme, avait gagné la confiance de mon cœur, et m'a conduit au bord de l'abîme.... Cinq de mes amis se sont suicidés, et j'ai moi-même essayé d'en faire autant, sous l'impulsion des influences spirites. »

On pourrait allonger la liste indéfiniment. Pour terminer, voici le témoignage d'un ancien spirite, A. Bateman (cité par Glardon) : « Je considère le spiritisme comme le plus grand ennemi de la religion et de la moralité qui ait pris pied dans le monde. J'ai été médium durant huit ans, et pendant ce temps ma santé morale et physique s'en est terriblement ressentie ; je ne l'ai recouvrée que depuis que j'ai abandonné le spiritisme. Aujourd'hui, je préférerais avoir le choléra dans ma maison plutôt que d'être un médium spirite. Durant ces huit ans, l'influence satanique du spiritisme me priva complètement de la raison.... à tel point qu'animé d'un désir de suicide, je me coupai le bras à quatre endroits et ne fut sauvé que par des efforts surhumains. »

Dans son enseignement et par ses pratiques, le spiritisme porte la marque de l'esprit du mal dont il est en quelque sorte le dernier chef-d'œuvre, celui qui s'adapte le mieux à notre époque déséquilibrée. Le chrétien ne doit pas se laisser prendre à ses appâts, mais de même que le Christ mit en fuite Satan, l'éternel Tentateur, il doit lui aussi repousser le séducteur du spiritisme par un énergie : « Il est écrit ».

CHARLES GERBER.

Arthur Vaucher

LA MORT

ce Roi des Epouvantements

DEPUIS 6.000 ans que l'humanité s'agite et souffre, la mort guette sa proie et personne n'échappe à son étreinte. Tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, justes et injustes sans distinction d'aucune sorte se trouvent ainsi réunis dans une même destinée. La mort est sans contredit le partage de tous les êtres vivants ici-bas.

Aussi, en elle, l'homme a deviné son plus redoutable ennemi. Contre elle, il lutte et utilise tous les moyens que la science met à sa disposition pour retarder, ne fût-ce que de quelques jours, l'effroyable échéance. Il est rare, d'ailleurs, que la mort soit due à la vieillesse, c'est-à-dire à une cause purement naturelle. Un simple accident, une maladie d'apparence bénigne, une intoxication, peuvent mettre fin, et très rapidement, à une vie pleine de forces et de promesses.

La vie, on l'a dit, ne tient qu'à un fil, et ce fil est le plus ténu qui soit. Cette fragilité de la vie n'a pas échappé à l'observation des écrivains inspirés qui, pour la mettre en relief, se sont servis de quelques expressions très pittoresques : la vie de l'homme est comme un souffle (Job 7 : 7), une ombre (Psaume 39 : 7), une fumée (Psa. 102 : 4), une herbe ou une fleur que le vent emporte (Psa. 103 : 15).

Aujourd'hui plus que jamais, tandis qu'aux frontières le canon tonne et que des milliers de jeunes gens, la fleur de l'humanité, l'espoir des générations passées, tombent pour ne plus se relever, l'homme est appelé à méditer sur la brièveté de la vie et le mystère de la mort, ce *roi des épouvantements*, comme la nomme si bien l'Écriture sainte (Job 18 : 14).

En somme, la mort est un départ, mais un départ vers l'inconnu. On sait quand on part, mais on ignore tout du lieu de destination. Se représente-t-on la douleur d'une mère qui devrait accompagner son enfant sur le quai de la gare sans avoir la moindre certitude quant à la direction que doit prendre le train ? On comprend que devant ce point d'interrogation la raison de l'homme se cabre et que son instinct de conservation l'incite à une sourde révolte. Un tel sort, il le juge injuste et indigne d'un être aussi évolué que lui, aussi ne peut-il admettre cette définition du Larousse : la mort, c'est la cessation complète et définitive de la vie.

La mort est-elle une fiction ou une réalité ? Et qu'y a-t-il derrière cet écran sombre et troublant ? Devant ce mystère, la science reste en défaut et la philosophie s'avoue désarmée. Mais

seule parmi tous les livres écrits de main d'hommes, la Bible soulève le voile et met un baume sur la blessure. Mais elle le fait, faut-il le dire ? en nous apprenant la soumission devant un sort commun et en nous expliquant qu'au fond, si un tel sort nous attend, c'est bien parce que nous l'avons mérité. *Le salaire du péché, c'est la mort*, écrivait l'apôtre Paul (Romains 6 : 23) justifiant ainsi, et en peu de mots, le châtement que Dieu inflige à tous les hommes.

La Bible répond à la plupart des questions que peut se poser l'esprit humain sur la mort. Qu'est-ce que la mort ? Où sont les morts ? Que font-ils ? Peut-on communiquer avec eux ? A plusieurs reprises, les saintes Écritures font mention d'un monde spécial où résident les morts, souvent avec des expressions différentes, mais toujours concordantes : une fosse (Psaume 28 : 1), un sépulcre (Jean 5 : 28), des régions inférieures (Ephésiens 4 : 9), les profondeurs de la terre (Ezéchiel 31 : 14), l'abîme (Romains 10 : 7) et bien d'autres encore.

Dans l'Ancien Testament, c'est le terme hébreu *scheol*, qui désigne habituellement la demeure des morts, il s'y trouve 65 fois, tandis que dans le Nouveau, c'est le mot *hadès*, employé 11 fois. Le *scheol* et le *hadès* n'ont rien de commun ni avec le paradis où se retrouveraient les justes après la mort, ni avec le purgatoire dont on ne trouve pas la moindre trace dans les saintes Écritures, ni même avec la géhenne, l'enfer où les méchants seront précipités un jour, mais seulement après le Jugement final (Apoc. 20 : 13-15).

Nulle part la Bible n'enseigne que l'homme monte au ciel, bien au contraire, comme le disent explicitement les deux passages d'Actes 2 : 34 et de Genèse 49 : 33 qui font allusion à la mort de David et de Jacob. Trois hommes de l'ancienne Alliance seulement semblent avoir fait exception à la règle : Enoc et Elie qui sont en effet montés au ciel, mais sans passer par la mort (Genèse 5 : 24 ; 2 Rois 1 : 11), et Moïse qui, lui, est bien monté au ciel après la mort mais non sans avoir passé par une résurrection particulière (Jude 9).

Qu'est-ce donc que le séjour des morts s'il n'est ni un paradis ni un enfer ? La Bible dit simplement que c'est un lieu de silence et de repos (Psaume 115 : 17, Apocalypse 6 : 11). De quelle nature est-il ce repos ? et ce silence, à quel état correspond-il ? L'Écriture répond sans équivoque en affirmant l'inconscience totale des morts : *Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront, mais*

les morts ne savent rien (Ecclésiaste 9 : 6), et, au verset 10 du même chapitre : *Il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts*. Il s'agit bien d'un arrêt complet de toute manifestation de vie physique et spirituelle. *Qui te louera dans le séjour des morts ?* demande encore le psalmiste (Psaume 6 : 6).

Les morts sont bien morts et, selon saint Paul, ils dorment. *Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment*, écrit-il en s'adressant aux Thessaloniens. On a cru pouvoir se servir de quelques passages bibliques pour enseigner la survivance de l'âme au ciel, immédiatement après la mort, en particulier de Philippiens 1 : 23 où Paul exprime son désir ardent d'être avec le Christ. En réalité, il n'y a là aucune contradiction avec l'enseignement biblique du sommeil des morts. La réunion que souhaite l'apôtre et qui doit avoir lieu seulement au retour du Christ, se confond, en fait, avec le moment de la mort, aucun intervalle ne comptant plus pour celui qui n'a conscience de rien.

La mort étant un sommeil profond, il semble peu raisonnable de vouloir essayer de communiquer avec ceux qui en sont victimes. Des spirites soi-disant chrétiens prétendent s'appuyer sur les récits de la transfiguration et de l'apparition à la pythonisse d'Endor pour défendre leur doctrine. Pour réduire à néant leurs prétentions, il suffit de faire remarquer que, dans le premier récit (Luc 9 : 28-36), Moïse et Elie qui apparaissent en compagnie de Jésus étaient montés au ciel depuis longtemps et ne pouvaient, par conséquent, être comptés au nombre des vivants. Quant à l'autre récit (1 Sam. 28), un esprit apparaît bien à Saül, mais ce n'est pas celui de Samuel, c'est celui d'un démon. On sait d'ailleurs avec quelle sévérité Dieu avait interdit aux Israélites de se livrer aux pratiques nécromanciennes (Deutéronome 18 : 10-12). On n'en comprendrait pas la raison s'il y avait eu une possibilité quelconque d'entrer en rapport avec les esprits des désincarnés.

Un sommeil, si profond qu'il soit, suppose un réveil. La mort, qui est un état transitoire, va aussi au-devant d'un réveil, et c'est ce réveil qui répond à l'espérance chrétienne. Si l'âme n'est pas immortelle dans son essence — Dieu seul est immortel (1 Timothée 6 : 15) et l'homme n'est qu'un candidat à l'immortalité — il n'en est pas moins vrai que le Créateur de toutes choses est avant tout le Dieu des vivants (Matthieu 22 : 32), et qu'il détient tout pouvoir sur la mort : *l'Éternel fait mourir et il fait vivre, il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter*. (1 Samuel 2 : 6.)

La résurrection, voilà le vrai surnaturel biblique, aussi beau, aussi sublime que le serait l'immortalité de l'âme elle-même.

Selon Apocalypse 20 et 1 Thessaloniens 4 : 16, les injustes aussi bien que les justes participeront à ce réveil mais à des époques différentes,

séparées par un intervalle de mille ans. Il y aura deux résurrections, la première, au retour du Christ qui donnera la vie éternelle aux élus, et la seconde qui, après le Jugement final, livrera Satan et les pécheurs endurcis à la mort, mais cette fois une mort qui ne sera plus un sommeil mais bien un anéantissement total et définitif.

Les justes, eux, ne connaîtront jamais cette mort, mais la félicité éternelle que leur apportera le glorieux retour de Jésus. Si la mort est entrée dans le monde par la faute d'un homme, Adam, elle sera chassée du monde par un autre homme, le second Adam, Jésus-Christ, qui par sa propre résurrection a vaincu la mort (2 Timothée 1 : 10), et est devenu les prémices de notre résurrection (1 Corinthiens 15 : 20). Pénétré de la réalité et de la grandeur de la résurrection, saint Paul écrit cette magnifique promesse qui constitue tout l'Évangile : *Comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ* (1 Corinthiens 15 : 22).

Oui, Dieu *anéantit la mort pour toujours* (Esaïe 25 : 8), et, avec l'auteur de la première épître aux Corinthiens (ch. 15 v. 55), nous ne pouvons nous lasser de répéter et de nous écrier :

O mort, où est ta victoire ?

O mort, où est ton aiguillon ?

Arthur Vaucher.

La vocation de John Bost

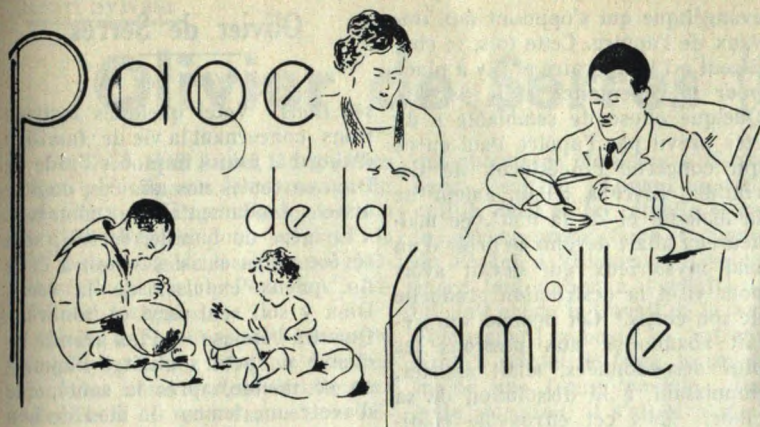
John Bost, qui devait fonder un jour les célèbres Asiles de Laforce où sont soulagées tant de misères, était le fils d'Ami Bost, pasteur à Moutier Grand'Val, dans le Jura bernois. Son père fut l'un des premiers fruits du Réveil de Genève, vers 1810. Il apporta au mouvement, l'enthousiasme de sa foi débordante et l'appoint de ses beaux cantiques. Il fut le père de dix enfants dans son modeste presbytère dont on aimait la piété joyeuse, attirante et pleine d'entrain.

John Bost avait de grands talents musicaux et songeait à la carrière artistique. Un soir qu'à Paris il était *au théâtre* et qu'il écoutait *le Domino noir*, le souvenir de la maison paternelle et les enseignements qu'il y avait reçus lui revinrent à l'esprit. Soudain il se dit : *Si tu devais mourir ici, où irais-tu ?* Bouleversé par cette question, il rentra chez lui. Le reste de la nuit se passa dans les larmes et la prière. « Au matin, raconte-t-il, je me relevai, j'avais la paix. » Il abandonne la musique, devient précepteur, puis pasteur. Conduit par les circonstances, il fonde les Asiles qui portent son nom.

Le grand Liszt, compositeur et musicien éminent, qui lui avait donné des leçons et l'avait admiré, dit en apprenant sa détermination : *Il a fait ce qu'il a de mieux à faire... Il a fait ce qu'il y a à faire.*

Bd de PERROT.

(Légendes, Contes et Anecdotes.)



Au paradis des enfants

Il existe dans chaque ville, petite ou grande, un magasin de jouets qui porte cette enseigne ou une autre qui lui ressemble fort.

Dès le mois de novembre, les grandes vitrines de ces magasins se parent de mille attraits. C'est pour moi un plaisir toujours renouvelé de choisir, pour les petits que j'aime, ce que j'aurais voulu que l'on m'offrit en ce prochain jour de Noël qui s'annonce déjà. Car je dois vous avouer que j'aime les jouets. Il m'arrive de désirer très sérieusement une belle poupée, un jeu compliqué, un livre d'images, mais j'aime par-dessus tout, le regard des yeux limpides des tout petits qui s'efforcent de surprendre le mystère des paquets si bien ficelés que je leur apporte.

Par une belle matinée de novembre en cet hiver à peine commencé, nous allions, mon père et moi, en devisant joyeusement. Petite fille d'une huitaine d'années, je marchais allègrement, m'appliquant à régler mon pas sur le sien. Nous allions tous deux vers une belle patinoire. La neige avait déjà habillé les arbres et couvert les rues de la grande ville où nous habitons. Un silence très hivernal, un grand air qui pénètre, le bruit léger des patins suspendus par les courroies à mon bras, la chanson des clochettes des chevaux qui foulent silencieusement la neige, le passage rapide des légers traîneaux, la voix grave et sonore de mon père, tout cela est resté très vivant dans ma mémoire.

Nous, faisons un grand détour. C'est si amusant de marcher dans cette large avenue où les magasins se succèdent. Je regarde ; insensiblement, je ralentis le pas et je m'arrête devant le paradis des enfants, si bien nommé.

— Si nous entrons pour jeter un coup d'œil sur l'exposition des jouets nouveaux, dis-je d'une voix câline, je ne m'attarderai pas. Nous avons le temps d'aller patiner. En ce moment il doit y avoir peu de monde, et le tour du magasin sera vite fait. Nous sommes maintenant dans le vaste hall ; partout des vendeuses souriantes s'affairent

— Vois-tu quelque chose qui te ferait plaisir ? demande mon père qui s'amuse autant que moi à regarder les jouets. La réponse jaillit, spontanée : Tout me plaît, je voudrais tout !...

Le regard des yeux rieurs, des yeux d'une couleur rare, d'un bleu de pervenche, devient grave. Prenant ma main dans la sienne mon père me raisonne :

— Te rends-tu compte, ma chérie, qu'il m'est impossible d'acheter tout, et puis, qu'en ferais-tu ?

— Je m'amuserais... et après, je donnerais aux autres enfants, répondis-je, un peu embarrassée.

— C'est mieux, répliqua mon père, je vois que tu n'es pas une petite fille avide et égoïste, mais, puisque tu ne sais pas choisir parmi ces belles choses qui te tentent toutes, laisse-moi le faire pour toi, je sais ce qui te plairait.

Que non pas. Le choix des parents, mûris par l'expérience, ne saurait jamais convenir aux enfants. Il faut que les jeunes courent leurs risques, luttent pour le rêve qu'ils ont conçu, qu'ils tiennent dans leurs mains le jouet convoité, et tant pis s'ils se trompent.

— Tu es trop vieux et tu n'es pas une petite fille, fis-je remarquer à ce papa, qui avait un peu plus de trente ans, et qui était d'une taille imposante.

— C'est vrai, j'en conviens, répondit papa en souriant, nous allons nous adresser à une gentille vendeuse, elle saura peut-être mieux que moi guider ton choix.

Je regardais depuis un instant une royale poupée, qui assise sur un piedestal semblait me sourire. Cette poupée, la plus belle de toutes, une reine parmi ses dames d'atour, comblait mes désirs.

— Elle n'est pas à vendre, répondit la vendeuse questionnée, elle sert de parure pour le rayon de poupées, mais il y en a d'autres, et aussi belles.

C'est bien celle-ci et non pas une autre qu'il me faut. J'insiste, j'implore, mon père insiste, lui aussi. Nous arrivons finalement à triompher.

— Votre adresse, mademoiselle, quand faut-il l'envoyer ? demande encore la vendeuse.

— Mais je l'emporte tout de suite, inutile de l'emballer... Tout, et tout de suite, répète mon père songeur, en regardant sa petite fille aimée, si impatiente et qui s'empare de la poupée comme d'un bonheur. Quelle est lourde et difficile à porter cette magnifique poupée !

Je marche vite vers la porte, je voudrais être déjà à la maison, à l'abri avec mon trésor. Comme c'est loin la maison !...

Quelqu'un passe, je suis bousculée, je tombe... Et maintenant, tremblante, je regarde le désastre. La reine altière et merveilleuse n'est plus qu'un affreux fantoche. Ses larges yeux verts ont disparu, sa couronne sertie de pierres montre son envers en carton. Les pointes des patins que j'avais gardés au bras ont fait une grande déchirure. La robe de soie n'est qu'une loque et laisse voir le vilain corps d'où s'échappe la sciure. Voilà un bonheur détruit. On ne chemine pas seule dans le monde, nous sommes solidaires et associés.

Mon père, en cavalier parfait, savait qu'il fallait obliger une peureuse monture à passer devant l'objet qui l'effrayait. Il est venu avec moi au paradis des enfants, j'ai choisi d'autres jouets, j'ai été tour à tour charmée ou déçue, et je ne saurais vous dire à partir de quelle époque j'ai compris que les belles choses qui nous tentent si fort, sont des jouets fragiles, plus fragiles que feuilles au vent.

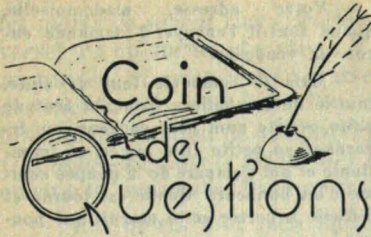
Savoir choisir, tâche combien périlleuse, faite d'incertitude et quelquefois d'inutiles regrets. La sagesse, c'est le fruit tardif de la vie.

Il nous faut nous rendre à l'évidence, il nous faut comprendre que la plus belle couronne sertie de pierres précieuses n'est, en fin de compte, qu'une couronne de carton.

FÉLIXE.

(P.-S.) Mes chers amis lecteurs, je m'abstiendrai ici de vous parler de la guerre. Non pas que je veuille me réfugier dans une tour d'ivoire, c'est impossible. Je fus douloureusement éprouvée en 1914, et la guerre qui commence m'atteint cruellement. Je me propose, par les petits récits que vous avez l'habitude de lire, de vous délivrer, ne fût-ce que quelques instants, de la hantise du malheur qui vient de fondre sur le monde.

Laissez-moi vous parler, comme par le passé, de la beauté, de la bonté et de l'amour, de l'amour incommensurable de Dieu qui a dit à l'homme : « tu ne convoiteras pas, tu ne tueras pas », alors que le méchant dit : donne ou je te tue, et voilà la guerre. Si je réussis à vous distraire, à vous faire sourire parfois, je serai largement récompensée.



Nous répondons, dans les colonnes de cette page ou par communication personnelle, à toute question qui nous est posée dans le cadre des sujets que nous avons l'habitude de traiter dans cette revue. Un problème vous embarrasse, une déclaration de l'Écriture vous arrête : écrivez-nous.

Un châtiment

Pouvez-vous m'expliquer 1 Corinthiens 5 : 5 ? — L. M.

On va essayer. Un membre de l'église chrétienne de Corinthe s'était rendu coupable d'une faute grave contre les mœurs. La communauté à laquelle il se rattachait, au lieu de réagir vigoureusement, comme l'exigeait la gravité du cas, manifesta une tolérance excessive. Paul demande que des peines disciplinaires soient infligées au coupable. L'église doit s'assembler et juger ce dernier. Paul, quoique absent de corps, promet d'être présent en esprit pour s'associer aux mesures qui devront être décidées et appliquées. Cet homme sera livré à Satan. Que faut-il entendre par là ? On a pensé à une excommunication. C'est ce que suggèrent les derniers mots du chapitre (vers. 13) : « Otez le méchant du milieu de vous. » Paroles qui impliquent non pas la suppression de l'individu (peine capitale) mais l'exclusion du sein de la communauté. L'église de Corinthe doit expulser ce membre gangrené qui menace de la contaminer. Mais est-ce tout ? Les mots *pour la destruction de la chair* impliquent quelque chose de plus. Il faut donc admettre aussi un châtiment corporel. Dans Actes 5 : 1-5, un couple chrétien coupable est frappé de mort instantanée. Il s'agissait, cette fois-là, d'inspirer un sentiment de crainte à ceux qui étaient tentés d'imiter l'infidélité d'Ananias et de Saphira. Le caractère foudroyant de l'intervention divine ne laissait point de place au repentir des condamnés. Ailleurs (Act. 13 : 6-12) nous avons un cas différent. Par l'intermédiaire de Paul, Dieu frappe de cécité un ennemi de la vérité

évangélique qui s'opposait aux travaux de l'apôtre. Cette fois, le châtiment est temporaire et il y a place pour la repentance et le pardon. Quelque chose de semblable a dû être prévu par l'apôtre Paul en ce qui concerne l'incestueux de Corinthe. Livré à Satan, auteur de la maladie et de la mort, ce malheureux allait devenir la proie d'un mal mystérieux qui devait avoir pour effet la destruction graduelle de son corps. Cet homme, qui s'était abandonné aux passions les plus désordonnées, allait assister, impuissant, à la dissolution de sa chair. Mais cet effroyable châtiment n'était qu'un moyen pédagogique : le but véritable, le salut du coupable, est indiqué par ces mots : « afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus ». Paroles qu'éclaire un passage de la première lettre de Pierre (3 : 18) où l'on voit que le Christ, mis à mort quant à la chair, a été rendu vivant quant à l'esprit. Un peu plus loin (4 : 6) Pierre déclare que les croyants sont jugés comme les autres hommes, en ce qu'ils sont soumis à la loi universelle de la mort mais qu'ils vivront comme Dieu quant à l'esprit. L'Évangile ne soustrait pas ses adeptes à la peine du péché, mais il leur offre la possibilité de sortir de l'empire de la mort par une résurrection glorieuse qui leur permettra d'entonner ce chant de triomphe : « La mort a été engloutie dans la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort où est ton aiguillon ? » (1 Cor. 15 : 54, 55.)

On a tout lieu de croire que le châtiment infligé à l'incestueux de Corinthe a produit son effet et que le coupable, repentant, a pu obtenir sa guérison et sa réhabilitation. Nombre de commentateurs pensent, en effet, qu'il s'agit encore de la même personne dans 2 Cor. 2 : 5-11, où Paul déclare avoir pardonné au coupable et invite l'église de Corinthe à faire la même chose, « afin de ne pas laisser à Satan l'avantage ». Si tel est le cas, Satan aura été, une fois de plus, un instrument inconscient, un serviteur de Dieu mal intentionné, mais serviteur quand même, malgré lui, dont un Dieu infiniment sage et puissant a su se servir à sa propre gloire, pour le salut du croyant tombé dans la débauche, purifié par la souffrance et rétabli par le repentir, en même temps qu'à la confusion de celui que l'Écriture appelle l'accusateur des frères.

A. V.



Olivier de Serres

(Suite de la page 15.)

ses liens. Voici quelques instructions concernant la vie de famille : d'abord il faut « implorer l'aide de Dieu en toutes nos affaires, comme article fondamental du ménage ». « Le père de famille, écrit-il, sera sévère punisseur des vices, à cette fin qu'eux expulsés de la terre, Dieu y soit seul servi et honoré. » Quant à l'épouse : « Plus grande richesse ne peut souhaiter l'homme en ce monde, après la santé, que d'avoir une femme de bien de bon sens, bonne ménagère... Une femme ménagère entrant en une pauvre maison l'enrichit. Une dépendière ou fainéante détruit la riche. » Enfin cette exhortation à l'adresse des parents et qui est bien de saison : « Par telle correspondance la paix et la concorde nous nourrissons en la maison, vos enfants en seront d'autant mieux instruits et vous rendront tant plus humble obéissance que tant plus vertueusement ils vous verront vivre ensemble. »

On imagine sans peine quel fut le retentissement d'un tel ouvrage dans toute la France et même à l'étranger. Henri IV, à qui il était dédié, s'en faisait lire quelques pages chaque jour et encouragea vivement l'auteur à poursuivre ses expériences. 20.000 mûriers furent plantés aux Tuileries et une grande magnanerie fut construite à Paris pour l'élevage des vers à soie. Partout, mais surtout dans le Languedoc, la sériciculture fut à l'honneur. Une nouvelle industrie était née en France, celle de la soie, dont la ville de Lyon n'allait pas tarder à devenir le grand centre.

Devenu le principal collaborateur de Sully, Olivier de Serres publia encore en 1603 la *Seconde richesse du mûrier blanc*. Après l'assassinat du roi, il se retira dans sa propriété pour y passer les dernières années de son existence laborieuse. Après 58 ans d'une parfaite union, il perdit sa fidèle compagne et lui-même descendait dans la tombe, peu de temps après, en 1619.

Travailleur infatigable, précurseur hardi mais trop longtemps méconnu, sans doute parce que protestant, Olivier de Serres avait pour devise : Science, Expérience, Diligence. Camille Jullian a dit de lui : « Cet Olivier de Serres, simple gentilhomme rural est le plus admirable type de Français que je connaisse. »

Henri Sylvain.

Henri Sylvain

Olivier de Serres (1539-1619)

Lés 7, 8 et 9 juillet, de grandes fêtes, placées sous le patronage du ministère de l'agriculture, ont eu lieu en France pour célébrer le IV^e centenaire de la naissance d'Olivier de Serres, le Père de l'Agriculture française.

Olivier de Serres appartient à cette longue lignée de réformés illustres dont les noms restent étroitement attachés à ce renouveau extraordinaire de civilisation qui, au XVI^e siècle, succéda à la nuit du moyen âge : Jean Calvin et Théodore de Bèze pour la théologie, Clément Marot pour la poésie, Robert Estienne pour l'imprimerie, Ambroise Paré pour la médecine, Bernard Palissy pour les sciences, Jean Goujon pour l'architecture, Claude Goulimel pour la musique, Gaspard de Coligny pour l'art maritime, François de La Noue pour l'art de la guerre, Ramus pour la philosophie, enfin Olivier de Serres pour l'agronomie, sans compter bien d'autres encore.

Olivier de Serres naquit à Villeneuve de Berg, dans le Vivarais (l'Ardèche actuelle), en 1539, on ignore à quelle date exacte. Fils du marchand calviniste Jacques de Serres et de Louise de Leyris, il eut deux frères plus jeunes que lui, dont l'un, Jean, allait devenir pasteur et historien remarquable.

Le jeune Olivier perdit son père dès l'année 1546 et fut envoyé à Valence qui était alors, grâce à son université, le principal centre intellectuel de la région. Malheureusement, la persécution religieuse, déjà violente sous François 1^{er}, redoubla avec Henri II, son successeur. Olivier dut s'enfuir avec ses frères en Suisse où il put poursuivre ses études. De retour au pays, il se maria, le 11 juin 1559, avec une jeune huguenote, Marguerite d'Arnous. Estimé par ses coréligionnaires, tant pour ses qualités de cœur que pour ses talents, il fut nommé diacre de l'église protestante de Villeneuve. Il refit alors le voyage pénible de Genève pour y chercher un pasteur et voulut lui-même subvenir aux frais d'entretien de la paroisse.

Calviniste d'une activité débordante, il ne pouvait rester étranger aux guerres de religion qui, depuis le massacre de Wassy, ensanglantaient le royaume de France. Son rôle, cependant, semble s'être borné à des efforts de conciliation

qui aboutirent d'ailleurs à d'excellents résultats. Lorsqu'une tranquillité relative fut rétablie et qu'il fut devenu propriétaire et seigneur du Pradel, à Villeneuve, il se consacra tout entier à l'activité qui lui était chère, le travail de la terre. Campagnard robuste et entreprenant, il résolut de faire de son domaine une ferme modèle. Dans cette intention, il s'attela à un labeur sans relâche et rompit avec toutes les vieilles routines du moyen âge. Il réalisa des travaux de drainage et d'irrigation, substitua à l'ancien système de la jachère celui des prairies artificielles et entreprit d'acclimater chez lui et dans son pays des plantes comme la garance, le houblon, le maïs et le mûrier qu'il fit venir respectivement de Flandre, d'Angleterre et d'Italie. A vrai dire, le mûrier dont les feuilles servent à l'alimentation du ver à soie, avait déjà été importé en France par les papes d'Avignon et les seigneurs qui avaient participé aux guerres d'Italie, mais la culture en était restée localisée ; le mérite d'Olivier de Serres fut de la généraliser et cela d'une façon méthodique. Il fit ainsi de sa propriété un véritable champ d'expérience qui ne tarda pas à susciter l'admiration de ses contemporains.

Instruit par l'observation et l'expérience qu'il joignait toujours à la théorie, et d'autre part doué de réels talents littéraires, Olivier décida de faire œuvre de vulgarisation et commença la rédaction d'un livre relatif aux sciences agronomiques. Pour compléter sa documentation, il fit un grand voyage en Suisse, en Allemagne, et en Italie dont il sut tirer le plus grand profit. En 1598, l'année du fameux Edit de Nantes, il se rendit à Paris pour voir le roi et s'occuper de la publication de son ouvrage dont il fit paraître séparément une portion intitulée : *Cueillette de la soye par la nourriture des vers qui la font*. C'est en 1600 que le fameux ouvrage parut, sous le titre : *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs*, en une magnifique édition in-folio illustrée de 1024 pages.

Cet ouvrage était, en somme, l'exact reflet d'une longue vie mise au service du prochain et de la société. Connaître le *Théâtre d'Agriculture*, c'est en même temps connaître l'auteur, ses idées, ses

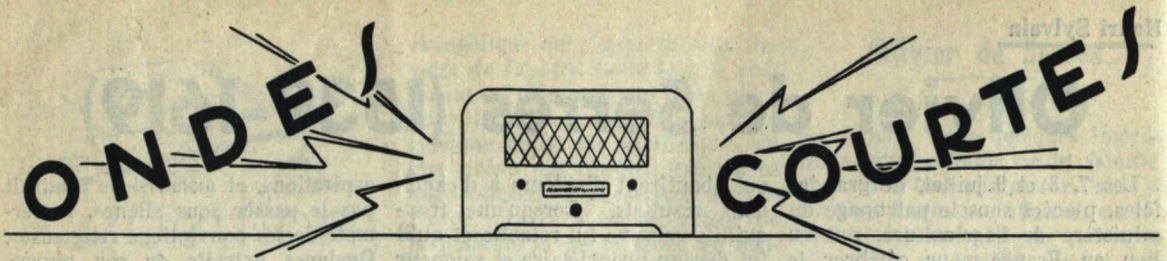
aspirations, et aussi, il ne faudrait pas le passer sous silence, la fermeté de ses convictions religieuses. Quelques extraits de son œuvre montrent quelle en fut l'inspiration :

Olivier aime passionnément la nature et c'est avec amour qu'il en décrit les beautés : « Quel plaisir est-ce de contempler les belles et claires eaux courantes à l'entour de votre maison, semblant vous tenir compagnie ! Qui rejaillissent en haut par un million d'inventions, qui parlent, qui chantent en musique, qui contrefont le chant des oiseaux, l'escoupeterie des arquebuses, le son de l'artillerie »...

Il met aussi en relief les avantages de la vie des champs car, déjà à son époque, on commençait à désertier les campagnes ! « C'est donc mon but de persuader au bon père de famille de se plaire en sa terre, se contenter de ses naturelles facultés, et n'en abhorrer et rejeter les commodités, avec tant de mépris et de dédain, qu'il laisse à leur occasion, de s'efforcer à la rendre avec le temps par son industrie et continuelle diligence, ou plus fructueuse ou moins incommode.... Peut-il convertir les montagnes en plaines et les plaines en montagnes ? Qu'il se console donc en la providence de Dieu qui a distribué à chacun ce qu'il connaît lui être nécessaire ». D'après Olivier, l'agriculture est « la plus commune occupation d'entre les hommes, la plus sainte, la plus naturelle, comme étant la seule commandée par la bouche de Dieu à nos pères, » et, ailleurs, « la fin de notre Agriculture est d'être bien nourri et entreteu des biens que par elle Dieu nous donne ».

Véritable encyclopédie de la vie rurale, le *Théâtre d'Agriculture* traite par le menu toutes les questions relatives à ce genre de vie : les cultures, l'élevage, l'entretien de la propriété, les travaux les plus divers, les remèdes, etc., etc. Mais le savant cultivateur ne s'occupe pas seulement du côté matériel de la vie à la campagne, il envisage aussi son aspect social, moral et spirituel. Lui-même excellent père de famille — il eut sept enfants, tous bien élevés — il sait ce que doit être la famille et connaît la force de

(Lire la suite à la page 14.)



Le frontispice représente la rue romaine à Saint-Saphorin (Photo Perrochet).

L'île de Formose, possession japonaise, fournit au monde entier le camphre brut.

Il existe au Japon une quarantaine d'universités et d'écoles supérieures, publiques et privées, qui accueillent 65.000 étudiants.

Une école de nuit a été créée au Mexique pour les vendeurs de journaux qui travaillent toute la journée. Elle compte actuellement cent élèves et quatre professeurs. Déjà elle est trop petite et il faut songer à l'agrandir.

Il y avait dans le monde, à la fin de 1936, 2.116 millions d'habitants se répartissant ainsi sur les cinq continents : Asie, 1.162 millions ; Europe, 526 millions ; Amérique, 266 millions ; Afrique, 151 millions ; Océanie, 11 millions.

On annonce de Bangkok que, suivant une notification de la présidence du Conseil, depuis le 1^{er} juillet, le Siam a pris officiellement le nom de « Thailand ». Les Siamois seront désormais appelés « Thaï ».

A Londres, dans les ténèbres, une vieille dame fut renversée par un car ; on pria un automobiliste de l'emmener à l'hôpital ; il répondit qu'il ne pouvait pas parce que sa voiture était trop petite. Rentré chez lui, il apprit que la blessée était sa propre mère.

La population européenne du Congo belge était, au 1^{er} janvier 1939 de 25.209 personnes, dont 17.500 Belges. Ces chiffres marquent une augmentation de 2.000 Européens par rapport à l'année 1937. La province la plus peuplée en Européens est celle d'Elisabethville, avec 8.000 personnes.

Veut-on savoir la somme de travail fournie par les abeilles pour fabriquer un kilo de miel ? Cent vingt-cinq capitules de trèfle produisent environ un gramme de sucre. Donc, pour un kilogramme de sucre, il faut 125.000 capitules. Or, chaque capicule compte soixante fleurs. Donc il faut mettre à contribution sept millions et demi de fleurs pour obtenir un kilo de sucre... D'autre part, le miel contient environ 75 % de sucre. Il faut donc environ cinq millions six cent

mille fleurs pour chaque kilo de miel. Inclignons-nous devant l'ardeur et admirons l'industrie des abeilles.

Proportionnellement au nombre d'habitants, la Suisse possède le plus grand nombre de musées de tous les pays.

On sait que la Hongrie est renommée pour son miel, particulièrement pour le miel d'acacia, l'acacia étant le seul arbre poussant aisément dans les parties sablonneuses du pays. C'est pourquoi la chambre d'agriculture de Budapest a proposé de planter des acacias japonais le long des grandes routes de Hongrie. Les fleurs de l'acacia japonais fleurissent un peu plus tard que celles de l'acacia hongrois et permettront ainsi aux abeilles de faire une seconde récolte, quand les fleurs indigènes seront tombées.

Des statistiques récentes montrent que l'accroissement du nombre de postes récepteurs dans le monde, au cours de l'année écoulée, est supérieur à celui de n'importe quelle autre année. Fin décembre 1938, le nombre de récepteurs en fonction en Europe était de 32.444.462 contre 27.714.425 au 31 décembre 1936. L'accroissement moyen en Europe était donc environ 14 %. Signalons cependant le cas de la Turquie, où cet accroissement a atteint la proportion de 144 % environ. En Bulgarie 70 %. En 1937, quatre nouveaux pays ont atteint le chiffre d'un million d'usagers : Suède, Hollande, Tchécoslovaquie, Belgique.

Dans une revue scientifique un physicien allemand rapporte qu'à Khujut Rabuëa un instrument fort curieux a été déterré. Il est originaire de l'époque des Parthes, ce peuple iranien nomade, qui, 250 ans avant J.-C. fonda un empire indépendant entre la mer Caspienne et le golfe Persique. La trouvaille consiste en un récipient d'argile, un cylindre de cuivre et une tige de fer. Son utilité est en somme imprécise. En admettant qu'il s'agisse d'un élément galvanique, on y trouve une ressemblance avec nos sonneries à piles, ou nos appareils primitifs d'électrolyse. Il se peut que l'appareil fut utilisé pour la métallurgie. Les argentiers de Bagdad se servent encore aujourd'hui d'un appareil à peu près semblable pour argenter, ou dorer, leurs articles de bijouterie.

La petite taverne du Soleil levant, dans le Sussex, présente cette particularité que tout son intérieur est tapissé de timbres-poste. Les murs en sont couverts comme les meubles eux-mêmes. Le dernier propriétaire a inauguré cette fantaisie en 1887, l'année du jubilé de la reine Victoria, et il a mis des années à compléter une décoration qui ne compte pas moins de 8 millions de timbres et qui aurait, dit-on, une très grande valeur si les timbres n'avaient été vernis par la colle.

Reykjavik, capitale de l'Islande, est en train de réaliser un système de chauffage central absolument inédit. Elle va capter les eaux chaudes des volcans de l'île et, grâce à des « pipelines » qui reviendront à 35 millions de francs, la distribuer dans les calorifères particuliers. Le Conseil municipal de Reykjavik a proclamé fièrement, dans sa séance qui décida l'exécution du projet : « Bien que l'une des plus septentrionales villes du monde, Reykjavik aura résolu la première ce problème d'urbanisme : la ville sans fumées. »

SOMMAIRE DE NOVEMBRE 1939

Pensées de Novembre	2
Le Cimetière	2
Le malheur des Juifs	3
En lisant mon journal	5
L'amour de Dieu	7
Le spiritisme	8
La mort, ce roi des épouvantements	11
La vocation de John Bost	12
Au paradis des enfants	13
Coin des questions	14
Olivier de Serres	15
Ondes courtes	16

LES SIGNES DES TEMPS

Revue mensuelle fondée en 1876

DAMMARIÉ-LES-LYS (S.-&-M.)

Prix de l'abonnement annuel :

1 an 6 mois

France et colonies	15 fr. — 8 fr. —
Suisse (arg. suisse)	3 fr. 50 2 fr. —
Belgique (arg. belge)	18 fr. — 10 fr. —
Etranger (arg. franç.)	18 fr. — 10 fr. —

AGENTS :

PARIS, 130 boulevard de l'Hôpital (13^e)
 MARSEILLE, 5, boulevard Lonchamp
 STRASBOURG, 5, boulevard d'Anvers
 LAUSANNE, 8, av. de l'Eglise Anglaise
 BRUXELLES, 11, rue Ernest Allard
 ALGER, 139 ter, Chemin du Telemly
 RABAT, 40, rue de la République
 TUNIS, 2, rue de l'Eglise

Le gérant : G. HABREY.

Le rédacteur : Ch. GERBER.

Imprimerie Les Signes des Temps
 Dammarie-les-Lys (S.-et-M.)